

Théâtre du Radeau
François Tanguy

Livret des paroles

Passim

*Création 7 novembre 2013
au Théâtre National de Bretagne à Rennes (Festival Mettre en scène)*



©Brigitte Enguerand

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans
02 43 24 93 60

Théâtre du Radeau

Passim

*Création 7 novembre 2013
au Théâtre National de Bretagne à Rennes (Festival Mettre en scène)*

« 2014, année du Théâtre du Radeau en Pays de la Loire »

Coproduction

Théâtre du Radeau, Le Mans
Théâtre National de Bretagne - *Centre Européen Théâtral et Chorégraphique*
MC2, Maison de la Culture de Grenoble - *Scène Nationale*
Le Grand T, *Théâtre de Loire-Atlantique* Nantes
LU - le lieu unique, *Scène Nationale* de Nantes
Centre Dramatique National de Besançon - Franche-Comté

Coréalisation T2G- *Théâtre de Gennevilliers*, Festival d'Automne à Paris

Mise en scène, scénographie François Tanguy

Élaboration sonore François Tanguy / Eric Goudard

Lumières François Tanguy / François Fauvel / Julienne Havlicek Rochereau

Avec

Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano,
Muriel Hélary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre,
Jean Rochereau

Régie générale François Fauvel

Régie lumière François Fauvel

Régie son Eric Goudard

Construction, décor François Fauvel, Vincent Joly,
Julienne Havlicek Rochereau, François Tanguy,
Eric Goudard et l'équipe du Radeau

Administration / intendance

Pascal Bence, Nathalie Bernard, Leila Djedid, Annick Lefranc, Franck Lejuste,
Martine Minette, Nathalie Quentin, Sonny Zouania
et l'accompagnement de Claudie Douet

Le Théâtre du Radeau est subventionné par la Direction Régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Général de la Sarthe, la Ville du Mans. Il reçoit le soutien de Le Mans Métropole.

« 2014, année du Théâtre du Radeau en Pays de la Loire » bénéficie d'un soutien dans le cadre des années thématiques du Conseil Régional des Pays de la Loire »

Il faut laisser surgir une mémoire involontaire, passive mais obsédante, qui devient lieu de jonction, pour le spectateur, un lieu où il aurait déjà été, un rappel, un instant qui se répète, se repropose à la mémoire. Quelle est cette mémoire qui fait des fragments passés un lieu du présent ? Comment se reconstruit-elle sur scène sous la pression inconsciente d'une attitude mentale qui suppose quelque chose de non formulé qui, justement-là, dans ce théâtre, prend forme ? Comment l'intellect qui rêve donne-t-il forme à ces pensées qui deviennent figures et dessins obsédants, pris dans des devenirs dessinés ? C'est dans cette consistance qu'il faut repérer la mise en forme et sa mise en scène : le texte de théâtre devient une digression sans fin et continue du penser la chose théâtrale. Attribuer alors aux matières une plasticité qui leur est accordée après-coup, quand l'imaginaire potentiellement réalisable a pris corps, qu'il s'est dit, qu'il s'est répété. [...] Laisser ainsi apparaître quelque chose de têtue : l'acteur ouvrier de sa scène — geste constant, inlassablement répété, souligné par les bruitages des panneaux déplacés, transformés en de purs encadreurs-décadreceurs dont l'intérieur vide ne surgit que pour organiser les limites optiques des divers moments de scène. Bruitage ouvrier d'un labeur insistant et redit, appuyé, jusqu'à l'épuisement de sa matière en elle-même, par elle-même. Ferraillements du quotidien de l'acteur, ferraillements cinglants de la scène agie qui encrasse la ligne musicale et la ligne de l'oralité en des endroits dispersés mais réguliers. Ce serait un théâtre des recoins dans lesquels furtivement il se passe quelque chose qui est simplement la préparation au mettre en scène de la mise en scène [...]

Jean-Paul Manganaro –

Texte élaboré à partir de « Ça qui n'est pas là »

Théâtre du Radeau

Passim

Paroles

Fragments choisis dans les œuvres suivantes

Penthésilée Heinrich Von Kleist
traduction de Julien Gracq / José Corti

Le massacre à Paris Christopher Marlowe
traduction Jean Vauthier / NRF Gallimard

Orlando Furioso Arioste
version originale

Le roi Lear William Shakespeare
traduction Françoise Morvan / Les Solitaires Intempestifs

La tentation de Saint Antoine Gustave Flaubert
La pléiade

Sonnets William Shakespeare
traduction Pierre Jean Jouve / Poésie Gallimard

Le misanthrope Molière
Editions de Crémille

Rimes et Plaintes (anthologie) Le Tasse
traduction Michel Orcel / Fayard et version originale

Jérusalem libérée (Armide vaincue) Le Tasse
traduction Jacques Audibert / imprimerie nationale

Dialogue avec Leuco Cesare Pavese
traduction Mario Fusco / Quarto Gallimard

Les vagues Virginia Woolf

La vie est un songe Pedro Calderón de la Barca
version originale / G. Flammarion

Les métamorphoses Ovide
traduction Olivier Sers / Les Belles Lettres

Le conte d'hiver William Shakespeare
traduction Yves Bonnefoy / Folio

Hamlet William Shakespeare
traduction André Markowicz / Babel Actes Sud

Les Troyennes Euripide
grec ancien / Les Belles lettres

Tiergarten Vassili Grossman
traduction Luba Jurgenson / Robert Lafont

Élaboration sonore

Ludwig Von Beethoven

Anton Bruckner

John Cage

Bernard Cavanna

Paul Celan

Marc-André Dalbavie

Hanns Eisler

Euripide

Christoph Willibald Gluck

Olivier Greif

Georg Friedrich Haendel

Jonathan Harvey

Mauricio Kagel

György Kurtág

Francisco Lopez

Viatcheslav Ovtchinnikov

Krzysztof Penderecki

Dimitra Podara

Alberto Posadas

Ezra Pound

Sergueï Rachmaninov

Jean-Philippe Rameau

Franz Schubert

Jean Sibelius

Iannis Xenakis

Giuseppe Verdi

Hans Zender

Regardez ! Là-bas, au ras de la crête...ne dirait-on pas une tête qui apparaît... une tête casquée ? oui ! – un casque empanaché...,et la nuque – une nuque de taureau. Les épaules, tenez !... les bras... l'épaulière qui scintille...Tout le buste – regardez ! regardez ! jusqu'à la ceinture... La ceinture d'or !

Hein ! Qui ?

Qui ? Mais non, je ne rêve pas –Les chanfreins, déjà on les aperçoit –oui, les voilà , les quatre bêtes !Il n'y a que les pieds que la crête cache encore. Maintenant il est sorti tout entier de l'horizon, le quadriges ! Comme le soleil d'un matin de printemps !

Triomphe ! Achille ! le fils des dieux ! Sur son quadriges ! Sain et sauf !

(...)

Approche-t-il ?

Venez voir !

Chef, j'en perds le souffle.

Vite !

De la gauche... ah ! c'est qu'il les mène rondement les bonnes bêtes. Et avec le fouet, comme il y va ! les bêtes divines !...On dirait qu'elles tirent le char par la vapeur de leurs naseaux.

Le cerf devant la meute ne vole pas plus vite. Les roues du char sont deux disques pleins ; le regard s'y brise.

Mais là ! derrière lui...

Quoi ?

Au ras de la crête...

De la poussière...

Des tourbillons de poussière !... une nuée d'orage. Un éclair !

(...)

Penthésilée !

Qui ?

La Reine ! Dans la foulée du Pélide ! Et toute sa troupe d'Amazones.

La Mégère ! La Furie !

Par ici ton chemin ! Par ici ton chemin ! (...) A nous ! Par ici !

Regardez-la ! La fourche nerveuse de ces cuisses dont elle serre son cheval ! Regardez-la se coller à lui, la joue contre la crinière...,et boire d'une bouche goulue l'air qui la freine !

Elle vole comme si un arc l'avait décochée –les flèches des Numides ne vont pas plus vite. Son armée tire la langue loin derrière, comme les roquets quand le dogue se détend.

A peine si son panache peut la suivre !

Elle gagne sur lui ?

Oui – oui – elle gagne.

Non – non – rien du tout !

Elle le remonte, mes amis ! A chaque foulée, dans sa fringale, elle grignote un peu de l'avance du Pélide.

(...)

Elle grandit – la voilà aussi grande que lui.

Elle est déjà dans le vent du char – elle avale sa poussière.

Plus vite ! La bête en folie qu'elle monte, de ses sabots de devant, qui fait déjà sauter de la terre sur le quadriges !

Et maintenant ?...Oh ! l'insolent ! le fou ! Il amorce un virage ...il s'amuse !
Attention ! L'Amazone prend la corde. Regarde ! elle va lui couper la route.
A l'aide ! Zeus !
Les voilà au coude à coude. Son ombre énorme !
Une Géante, dans le soleil du matin – qui passe sur lui !
qui l'écrase !
Mais, brusquement... cet écart !
Tout l'attelage qui s'est jeté de côté.
A nous ! Il accourt à nous.
Ah ! le rusé. Quelle feinte !
Et elle, sur sa lancée, qui voit le char filer à contre flanc...
Qui bute... qui vacille sur sa selle... qui trébuche...
Qui tombe !
Comment !
De tout son long ! La Reine ! Et une Amazone qui vient de bouler par-dessus.
Et encore une !
Et encore !
Et encore une autre !
Par terre ?
Par terre !
Par terre, chef !
Tout de leur long.
Tout est fondu comme au feu de forge : cavales, cavalières, tout est mêlé.
En cendres, oui ! toutes ! que le ciel t'entende.
Plus rien qu'un nuage de poussière, avec des éclairs d'armes et de cuirasses. L'œil le plus perçant n'y verrait goutte. Un nœud ! un tortillon de chevaux et de femmes... le chaos d'avant notre vieux monde était moins embrouillé.
Pourtant... une risée de vent. On commence à voir plus clair. L'une d'elles se relève.
Ah mais ! le nœud se débrouille lestement. Quel grouillement autour des casques et des lances, par terre, dans la poussière !
Trois chevaux, encore et une Amazone restent sur le pré, autant dire morts.
Serait-ce la Reine ,
Penthésilée ?
La Reine ? que ne suis-je aveugle ! Là-bas ! Elle est debout.
Où ?
Mais parle donc !
Là même où elle est tombée – dans l'ombre d'un chêne. Elle s'appuie au garrot de son cheval – tête nue – regardez son casque à terre. Elle porte la main droite à ses boucles, tout étourdie, s'essuie le front – sang ou poussière ? On ne sait.
Par les dieux ! c'est bien elle.
La chatte sauvage !
Un chat s'y casserait le cou, oui – elle rien !
Et le Pélide ?
(...)
Il est déjà à trois portées de flèche. A peine si elle peut le suivre du regard. Elle est haletante – on dirait que le goût de la chasse à courre est parti avec le souffle.
(...)
En plein soleil, notre armée tout entière sort de la nuit de la forêt.

Le massacre à Paris Christopher Marlowe
traduction Jean Vauthier / NRF Gallimard

Je viens, je dis ! ----- si jamais Hymen qui préside à l'amour a pleuré pour des noces /
s'il a jamais entouré son autel d'une forêt de flambeaux funèbres,
si jamais le soleil noyé en des nuées de sang, s'est arrêté, stupéfait,
si jamais le jour s'est changé en nuit, et la nuit en enfer bondissant,
alors je veux que ce jour, et l'heure bientôt, et la nuit fatale qui suit, déchainent la fureur et l'horreur
nécessaires.

Flammes, mes flammes / qui désormais ne reconnaissent qu'au sang pouvoir de les éteindre, en mes
pensées profondes je vous ai longuement regardé pour apprendre de vous, enfin ! que j'ai épousé le
danger ----- ô joie ! et que seul l'homme résolu peut embrasser l'honneur !

Je repousse la gloire des hommes ordinaires.

J'ai besoin de dompter l'impossible,

je viens pour caresser l'inaccessible

pour gravir les pyramides /

et c'est de mes ongles que je les détruirai si je n'en coiffe pas une avec le diadème de France.

----- ou bien mon dos verra pousser des ailes pour m'emporter à ces sommets et j'irai de par les nues
même si menacé de chuter en enfer profond... !

(...)

tandis que ce cœur, cette tête, et cette main et cette épée au bout ne se lassent pas et organisent de
grandes choses, celles-là mêmes qu'osent à peine les rêves des autres et qui restent leurs rêves.

Pour ce le Ciel m' a fait naître et la Terre sent le poids de mon corps,

et ce poids doit mettre en balance une couronne, et après la cruauté je créerai le bonheur et sous mon
spectre les hommes chanteront leur joie.

----- ce soir et demain, viennent le drame et la victoire, ou sinon, inlassable,

je saurai fatiguer le monde entier

et le ferai céder

Questa che forse è maraviglia a voi,
Che tante donne senza uomini siamo,
E` grave e intolerabil pena a noi,
Che qui bandite misère viviamo.
E perchè il duro esilio più ci annoi,
Padri, figli e mariti, che si` amiamo,
Aspro e lungo divorzio da noi fanno,
Come piace al crudel nostro tiranno.

Da le sue terre le quai son vicine
A noi due leghe, e dove noi sian nate,
Qui ci ha mandato il Barbaro in confine,
Prima di mille scorni ingiurate ;
Et ha gli uomini nostri e noi meschine
Di morte e d'ogni strazio minacciate,
Se quelli a noi verranno, o gli fia detto
Che noi dian lor, venendoci, ricetto.

Nimico è si` costui del nostro nome,
Che non ci vuol, più ch'io vi dico, appresso,
Nè ch'a noi venga alcun de' nostri, come
L'odor l'ammorbi del femineo sesso.
Già due volte l'onor delle lor chiome
S'hanno spogliato gli alberi e rimesso,
Da indi in qua che 'l rio signor vaneggia
In furor tanto : e non è chi 'l correggia ;

Che 'l populo ha di lui quella paura
Che maggior aver puo` l'uom de la morte ;
Ch'aggiunto al mal voler gli ha la natura
Una possanza fuor d'mana sorte.
Il corpo suo di gigantea statura
E` più, che di cent'altri insieme forte.
Né pure a noi sue suddite è molesto,
Ma fa allé strane ancor peggio di questo.

Se l'onor vostro, e queste tre vi sono
Punto care , ch'avete in compagnia,
Più vi sarà sicuro, utile e buono
Non gir più inanzi, e trovar altra via.
Questa al castel de l'uom di cui ragiono,
A provar mena la costuma ria
Che v'ha posta il crudel con scorno e dano
Di donne e di guerrier che di là vanno.

Marganor il félon (cosi` si chiama
Il signore, il tiran di quel castello),
Del qual Nerone, o s'altri è ch'abbia fama...

Le roi Lear William Shakespeare
traduction Françoise Morvan / Les Solitaires Intempestifs

Cependant, nous allons dévoiler nos plus secrets desseins.
Qu'on m'apporte la carte. Sachez que nous avons divisé
En trois notre royaume ; notre ferme intention étant
De décharger notre âme de tout soin, de toute affaire,
Les confiant à de plus jeunes force, afin que nous puissions sans fardeau
Nous traîner vers la mort. Notre fils de Cornouailles,
Et vous notre fils d'Albany non moins aimant,
Nous avons en cette heure la volonté certaine de publier
Les différentes dots de nos filles, pour qu'ainsi des querelles
Dans l'avenir soit prévenues dès maintenant. Les Princes de France et de Bourgogne,
Grands rivaux pour l'amour de notre cadette,
Longuement dans notre cour ont prolongé leur séjour d'amour.
Et voici que je leur dois réponse. Dites-moi, mes filles,
Puisqu'aujourd'hui nous voulons nous dépouiller de l'autorité,
Des biens territoriaux et des soucis de l'Etat,
Dites-moi qui de vous nous devons juger la plus aimante ?
Afin que notre bonté la plus généreuse, nous puissions l'étendre
Là où la nature et le mérite tout ensemble l'exigent.
Goneril, notre aînée, parlez la première.

Sire, je vous chéris plus que les mots ne peuvent manier un tel sujet,
Plus que la vue de mes yeux, que l'espace et la liberté,
Au-delà de ce qui peut être évalué comme richesse ou rareté,
Pas moins que la vie avec félicité, santé, honneur, beauté,
Autant qu'un enfant jamais aima ou qu'un père se sentit aimé ;
D'un amour qui rend pauvre le souffle, sans puissance la parole ;
Au-delà de toute expression, je vous chéris.

Que pourra faire Cordélia ? Chérir et se taire.

Tout ce pays, de ce trait-ci jusqu'à cet autre,
Avec ses forêts ombreuses et l'opulence de ses plaines,
Avec de puissants fleuves et des prairies vastes,
De tout cela nous te faisons souveraine.
Pour tes enfants et ceux d'Albany, que ce soit à jamais l'héritage.
Que dit notre seconde fille, notre chère Régane, épouse de Cornouaille ?

Je suis faite du même métal que ma sœur,
Je m'estime au même prix. Au fond de mon cœur sincèrement,
Je trouve qu'elle énonce la vraie réalité de mon amour
Sauf qu'elle reste en deçà : car je me proclame
Ennemie de toutes les autres joies
Éprouvées par les sens les plus raffinés
Et ne me trouve heureuse que dans l'amour que j'éprouve
Pour Votre chère Grandeur

Alors, pauvre Cordélia !...
Et pourtant non ! puisque je suis sûre que mon amour
A plus de poids que mon langage.

Qu'à toi, qu'à ta descendance à jamais
Reste ce vaste tiers de notre beau royaume
Pas moins en étendue, valeur, agrément, que celui qu'a reçu Goneril.
Maintenant, toi, cadette, qui est notre joie,
Et non pas la moindre pour être la dernière,
Toi dont le jeune amour est disputé par les vins de France et le lait de Bourgogne,
Que peux-tu dire pour gagner un tiers plus opulent que celui de tes sœurs ?

Parle !

Rien, Monseigneur !

Rien ?...

Rien !

De rien il ne vient rien, parle encore.

Malheureuse que je suis. Je ne sais pas jusqu'à mes lèvres
Élever mon devoir... J'aime Votre Majesté
Selon mon devoir, ni plus ni moins.

Comment, comment, Cordélia ! Corrige un peu ta parole
Si tu ne veux pas nuire à ta fortune.

Mon bon seigneur,
Vous m'avez engendrée, élevée, aimée ; moi,
Je vous obéis, je vous aime et vous honore entre tous.
Pourquoi mes sœurs ont-elles des époux, puisqu'elles disent
Qu'elles gardent pour vous tout votre amour ? Peut-être si je me marie,
L'époux dont la main recevra ma foi avec lui emportera
La moitié de mon amour, la moitié de mon soin, de mes devoirs,
Mais, pour sûr, jamais à la façon de mes sœurs je ne me parierai
Pour garder à mon père tout mon amour.

Ton cœur est-il dans ce discours ?

Oui, mon père !

Si jeune et si peu tendre.

Si jeune, mon père, et si sincère !

Soit, que donc la sincérité soit ta dot.
Car, par l'irradiance sacrée du soleil,
Les mystères d'Hécate, et la nuit,
Par l'influence des sphères
Qui nous font exister ou cesser d'être,
Voici que j'abjure tout égard de père,
Lien de parenté, communauté de sang,
Et désormais te tiens pour toujours
Étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare
Ou l'homme qui fait de sa progéniture un plat
Pour gorger son appétit, trouvera sur non sein
Accueil, pitié et réconfort autant
Que toi, qui fut jadis ma fille.

(...)

Paix Kent !

Ne te mets pas entre le dragon et sa colère,
Je l'aimais plus que tout et comptais pour reposer mon reste de vie
Sur ses tendres soins. Hors d'ici ! Évite mes regards !

La tentation de Saint Antoine

Gustave Flaubert

La Pléiade

On dit que j'ai accompli douze travaux! J'en ai accompli cent, cent mille que sais-je?

J'ai d'abord étranglé deux énormes serpents qui s'enroulaient à mon berceau. J'ai dompté le Taureau de Crète, les Centaures, les Cercopes et les Amazones, j'ai fait mourir Busiris, j'ai étouffé le Lion de Némée, j'ai coupé les têtes de l'Hydre. J'ai tué Théodomus et Lacymus, Lycus, roi de Thèbes, Euripide, roi de Cos, Nélée, roi de Pise, Euryle, roi d'Oeuchalie. J'ai cassé la corne d' Achelöus qui était un grand fleuve. J'ai tué. Géryon 'qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain.

Est-ce tout? Oh non j'ai abattu le Vautour de Prométhée, j'ai lié Cerbère avec une chaîne, j'ai nettoyé les étables d'Augias; j'ai séparé les montagnes de Calpé et d' Abyla, rien qu'en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses deux mains les éclats d'une bûche.

J'ai voyagé. J'ai été dans l'Inde, j'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif.

Les pays esclaves, je les délivrais; les pays inhabités, je les peuplais; et plus je vieillissais, plus s'accroissait ma force: je tuais mes amis en jouant avec eux, je rompais les sièges en m'asseyant dessus, je démolissais les temples en passant sous leurs portiques.

J'avais en moi une fureur continue que débordait à gros bouillons, comme le vin nouveau qui fait sauter la bonde des cuves.

Je criais, je courais, je déracinai les arbres, je troublais les fleuves, l'écume sifflait au coin de ma lèvre, je souffrais à l'estomac, et je me tordais dans la solitude, en appelant quelqu'un.

Ma force m'étouffe ! C'est le sang qui me gêne j'ai besoin de bains tièdes et qu'on me donne à boire de l'eau glacée. Je veux m'asseoir enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et me faire la barbe. La Reine se couchera sur ma peau de lion, moi /e passerai sa robe et je filerai la quenouille.

Ainsi ai-je réprimandé la violette osée : où as-tu pris, voleuse,
l'embaumante douceur, sinon au souffle de mon bien-aimé ? Le
pourpre orgueil qui sur tes joues est comme un teint,
outrageusement tu l'as teinté aux veines de mon aimé.

Je condamne le lis en regard de ta main; les fleurs de marjolaine ont
volé tes cheveux; les roses avec crainte étaient dans les épines, l'une
blanc désespoir et l'autre rouge honteux;

La troisième ni blanche ni rouge volait aux deux, et annexait ton
souffle à son larcin; mais pour ce vol, en son orgueilleuse poussée
un chancre vengeur à mort l'a dévorée.

J'ai connu d'autres fleurs encor, mais nulle ne vois, où douceur et
couleur ne soient volées à toi.

Penthésilée Heinrich Von Kleist
traduction de Julien Gracq / édition: José Corti

Les chiens ! lâchez les chiens ! Les éléphants ! Brûlez-les avec des brandons ! Les chars avec les faux ! les chars de bataille ! pour hacher, déchirer ses muscles trop plein de sang.

(...)

Il te suit à la trace. Viens, viens vite ! Si tu tiens à la vie...

Oh ! Prothoé ! M'avoir briser la poitrine ! Comme si je brisais à coup de pied, sauvagement, la harpe qui murmurerait mon nom dans le vent de la nuit. Mais moi, l'ours, je lui ferais fête, la panthère, je la caresserais, s'ils venaient à moi avec cette tendresse que j'avais dans le cœur !
Tu ne veux pas partir ?

Veux-tu nous forcer à voir ici un acte qui n'a pas de nom ?

(...) A coup de lance ! Sur le champs de bataille ? Quand je tire l'épée, que croyez-vous que je veux ?
L'abattre dans la poussière ? (...)

Elle délire.

La malheureuse !

La fièvre l'a prise.

(...)

C'est le choc qu'elle a reçu. Elle n'a pas encore repris conscience

(...) Aidez-moi. Je vais me remettre... Mon cœur, puisqu'il le faut, je vais le maîtriser... Ce que le sort exige (...) je le ferai. (...) Allons, partons d'ici. Ce bonheur-là, j'en avais soif – il n'a pas voulu fondre sur moi du haut des nues – eh bien ! – vais-je pour autant donner l'assaut au ciel ? Aidez-moi, partons d'ici – cherchez-moi un cheval. Oui, (...)

(...)

Qui a fait cueillir ces roses ?

Comment tu le demandes ?...

Mais qui ?

C'était le jour de la Fête... (...)

Maîtresse que fais-tu ? A des lieues, le printemps ne te donnera plus rien pour la Fête.

Que tout votre printemps pourrisse ! Que l'étoile où je respire se dessèche comme chacune de ces roses sur sa tige ! Que la guirlande des mondes se brise sous mes doigts comme ces chaînes de fleurs !

(...)

O ma douce Reine ! Apaise-toi.

A moi maintenant ! Toutes ! mes guerrières, mes victorieuses, mes filles de Mars, des cheveux aux talons toutes parées de la poussière des combats ! mes glaneuses ensoleillées d'épis – mes vendangeuses gorgées par les champs de bataille – une à une, tendez-moi de vos mains rougies les grappes de la plus orgueilleuse vendange qui ait jamais enivré mon peuple ! Pliez les reins, mes cueilleuses odorantes, sous le poids des corbeilles de fleurs ! Et vous, toutes – vite – toutes – courez – pillez – saccagez les prairies ! – et les roses que le printemps me refuse, faites-les fleurir sous votre bouche. A votre tour, (...)

ACTE II SCÈNE I
ALCESTE, CÉLIMÈNE

Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperais de parler autrement;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

C'est pour me quereller donc, à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder

(...)

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins faciles et moins tendre.
Je sais que vos appâts vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux

VII

Bienfaits du rêve

D'où, pour me consoler de mes douleurs,
M'arrives-tu, compatissant, ô songe,
Si que je cède à ton vague mensonge,
Orné d'images belles et d'erreurs ?

Où pris-tu les parfums, les beaux atours,
Et les rayons, les souffles, et le vent,
Pour qu'en mon langueur même en sois content
Comme l'un l'est des Grâces, des Amours.

Au ciel pris-tu ton feu, pour que je visse
Avec toi le soleil ? Du sein fleuri,
Je sentais respirer violettes et lis

Et tout ainsi qu'au ciel flamme s'envole,
La belle main et, nuages fraîchis,
De lents soupirs, de suaves paroles.

LXXIX

Image non inconstante

Au-delà de la Lune et de sa sphère,
Dans le beau ciel, des cercles étoilés,
Seul, je le crois, l'âme peut voir le Vrai,
L'âme qui, famélique, à jeun, l'espère.

Mais sur ce sol, par les Vents obscurci,
Peintes par le soleil, toutes les choses
Sont des objets menteurs, et nous l'expose
La pensée qui divise et réunit.

Ah, si parmi ces fantômes errants,
L'une n'est point une inconstante image,
À la clarté du Vrai ne se dissipant pas,

Montre-la-moi, toi qui vas la suivant
Par le sentier le moins douteux aux sages,
Pour qu'en ma course au moins n'errent mes pas.

Métamorphoses

La terre se couvrait d'horribles mantes
Et les flocons de neiges en ramassis
Choyaient en elle (où les avait ravis
Le dieu de Delphes en forme différente),

Quand en feu vif je vis changer la glace
Et les choyantes larmes bluetter
Comme un joyau qui lui à la clarté,
Briller les nues et s'apaiser l'espace.

Et, contemplant cet étrange hasard,
Je l'éprouvais en moi : je sens le gel
Fondre comme les nues de ma colère.

Lors je criais : « Ah, le soleil dont j'ards,
Qu'il s'approche, annoncé par signes tels,
Comme l'autre soleil par l'aube claire ! »

Rimes et Plaintes Le Tasse
(dit en italien)

LVII

Les deux prisons

S'aman, dico, là suso ;
Aprasi la prigionie ove son chiuso,
Quella in cui da natura
L'anima pargoletta
Fu con gentili e cari nodi astretta.
Ma, quando via più belle,
Vostre luci rimiro
Volgersi a me con amoroso giro,
S'apra l'altra più dura
In cui sorte mi tiene
Lunge , dico, da voi, luci serene.

XVI

Pour sa dame partie à la mer

Cercate i fonti e le secrete vene
De l'ampia terra, o ninfe, e cio`ch'asconda
Di prezioso il mar ch'intorno inonda,
I salsi lidi e le minute arene ;

E portatelo a lei, che tal se 'n viene
Ne la voce e nel volto a l'alta sponda,
Qual vi parve la de ache di féconda
Spuma già nacque, o pur vaghe sirène.

Ma di coralli e d'or, di perle e d'ostri
Qual don sarà che per si' schivo gusto,
Paga di se medesma, ella non sdegni,

Se non han pregio i vostri antichi regni
O straniero o natio, che 'n spazio angusto
Ella molto più bello in sé no 'l mostri ?

LXIV

Lumière de la poésie

Fabbricator notturno
Di speranze e di sogni,
Non so quel ch'io mi cerchi o pure agogni
Ma, s'a' raggi talor di luce vera
Si dilegua Parnaso,
E con Perseo Pegaso
Ch'aperse altrui col piede il chiaro fonte,
E Sfinge e la Chimera,
E con Edippo ancor Bellerofonte,
Veggio in altra montagna un vivo Lauro
Splender in guisa di piropo e d'auro.

Quella candida via sparsa di stelle
Che'n ciel gli dei ne la gran reggia adduce,
Mon Chiara assai di questa a me riluce
Che guida pur l'alme di gloria ancelle.
Per questa ad altra reggia, a vie piu belle
Viste il desio trapassa: Amor è duce,
E di ciò ch'al pensier al fin traluce
Vuol che sicuro fra me sol favelle.
Gran cose il cor ne dice, e s' aJc(rn suono
Fuorse n'intende, è da' sospir confuso;
Ma non tacciono in tanto i vaghi sguardi.
E paion dirli: "Ahi! qual ventura o dono
Quello che a te non è coperto e chiuso
Rivela a noi, mentre n'avvampi ed ardi!"

ARMIDE VAINCUE

Elle se tut et, ferme son penser
choisit le dard le plus poignant et fort
quand vient et que la voit le chevalier,
tellement voisine à l'extrême sort,
déjà proposée à l'acte féroce,
déjà teinte, au front, du blanc de la mort.
Venant par derrière ce bras il lui prend
qui, vers la poitrine, l'âpre pointe tend.

Se tourne Armide. Elle, imprévu, le voit,
sans avoir senti quand d'abord il vint.
Stridente, elle crie. Et du cher visage
ses yeux elle détourne, et perd les sens.
Elle tombait, fleur à moitié coupée,
lente, ployant le col. Il la soutient.
Il fait qu'à son bras le beau flanc s'appuie
tandis que sur le sein la robe il ouvre.

Les yeux et le front, nus, de la mesquine
il mouilla de larmes d'amour, de plus d'une.
Comme à la pluie en argent matutine
se rembellit la pâissante rose,
elle, revenue, élève sa face
que baignent des pleurs, or non plus les siens.
Trois fois elle ouvrit les yeux, et trois fois
au cher objet les ferma. Ne plus voir ...

De main languissante le fort bras de l'homme,
son soutien, pourtant, sombre, elle repousse,
plus d'une fois, sans jamais qu'il s'écarte.
De noeuds plus. étroits il serre. Il relie.
Enfin récoltée en ce cher lasso
(si cher, autrefois, hormis qu'elle feigne)
elle se mit à répandre des fleuves
sans jamais, vers l'homme, diriger ses yeux :

Il est vieux et déguenillé Hyppolochos, Il ne se lave pas. Il parcourt la campagne en parlant à ses morts. En me voyant il a dit : mon garçon nous sommes des hommes justes et plein de pitié. Si tu veux vivre juste et plein de pitié cesse de vivre. Il appelle les dieux à se mesurer à lui. Jour et nuit il marche. Il accuse l'injustice des dieux qui ont voulu qu'il tue la Chimère. Depuis ce jour où je me suis rougi du sang du monstre je n'ai plus eu de vie véritable. J'ai cherché des ennemis, dompté les amazones, fait un massacre des Solymes, j'ai régné sur les Lyciens et j'ai planté un verger. Mais qu'est ce que tout cela ? où y a t il une autre Chimère ? où est la force des bras qui l'ont tuée ? De la grotte ruisselle maintenant un torrent comme si c'était son sang. Il se sent devenir une bête et il ne veut mourir. Des oiseaux innombrables. Des vagues bleues des vagues vertes et tout le temps le bruit des brisants éclatait pareils aux grands coups sourds de buches tombant sur le rivage. Le soleil montait. Les formes fondaient. On eut dit que l'assiette de porcelaine s'écoulait que le couteau d'acier devenait liquide. Ce sont des histoires de vieilles histoires sans justice et sans pitié des histoires de Lydie et de Phrygie (...)

La vie est un songe Pedro Calderón de la Barca
version originale / G. Flammarion
(dit en espagnol)

Hipogrifo violento,
que corriste parejas con el viento,
¿dónde, rayo sin llama,
pájaro sin matiz, pez sin escama,
y bruto sin instinto
natural, al confuso laberinto
desas desnudas peñas
te desbocas, te arrastras y despeñas?
Quédate en este monte,
donde tengan los brutos su Faetonte;
que yo, sin más camino
que el que me dan las leyes del destino,
ciega y desesperada,
bajaré la cabeza enmarañada
deste monte eminente
que abrasa al sol el ceño de la frente.
Mal, Polonia, recibes
a un extranjero, pues con sangre escribes
su entrada en tus arenas;
y a penas llega, cuando llega apenas.
Bien mi suerte lo dice;
mas ¿dónde halló piedad un infelice?

....

.....
puedo determinar, aunque de lejos,
una prisión oscura
que es de un vivo cadáver sepultura;
y porque más me asombre,
en el traje de fiera yace un hombre
de prisionés cargado,
y sólo de la luz acompañado.
Pues huir no podemos,
desde aquí sus desdichas escuchemos;
sepamos lo que dice.

....

¡Ay mísero de mí, y ay infelice!
Apurar, cielos, pretendo,
ya que me tratáis así,
qué delito cometí
contra vosotros naciendo;
aunque si nací, ya entiendo
qué delito he cometido.
Bastante causa ha tenido
vuestra justicia y rigor;
pues el delito mayor
del hombre es haber nacido.
Sólo quisiera saber,
para apurar mis desvelos
-dejando a una parte, cielos,
el delito de nacer-,
qué más os pude ofender,
para castigarme más.
¿No nacieron los demás?
Pues si los demás nacieron,
¿qué privilegios tuvieron
que yo no gocé jamás?

Hippogriffe violent,
toi qui rivalisais d'ardeur avec le vent,
où donc veux-tu, éclair sans flamme,
oiseau sans nuance, poisson sans écaille,
et brute sans instinct
naturel, dans le labyrinthe confus
de ces rocs dénudés,
t'emballer, t'élancer et te précipiter?
Demeure sur ce mont
où les têtes auront ainsi leur Phaéton,
car moi, sans autre route
que celle que me tracent les lois du destin,
aveugle et désespérée,
je descendrai la cime échevelée
de ce mont éminent
dont le soleil brûle le front sourcilleux.
Pologne, tu reçois bien mal un étranger
puisque c'est dans le sang que tu écris
son entrée sur tes sables,
et qu'à peine arrivé, il ne trouve que peines.
Mon sort me le dit bien;
mais où un malheureux trouva-t-il de pitié?

....

.....
je puis distinguer, quoique de loin pourtant,
une prison obscure,
qui d'un vivant cadavre forme la sépulture;
pour que je m'étonne encore davantage,
un homme y est gisant dans un habit de bête,
chargé de fers, et n'ayant seulement
qu'une lumière pour compagne.
Puisque nous ne pouvons pas fuir,
écoutons ici ses malheurs.
Sachons donc ce qu'il dit.

....

Ah ! malheureux de moi, ah ! misérable !
Ciel, je prétends tirer au clair,
puisque vous me traitez ainsi,
quel crime j'ai commis
contre vous en naissant;
et pourtant je comprends que ma seule naissance
est un crime assez grand;
votre juste rigueur
se justifie assez,
car le crime majeur
de l'homme est d'être né.
Je voudrais seulement savoir
pour tirer au clair mes chagrins
-en laissant, oh! ciel, de côté
le crime d'être né -,
en quoi j'ai pu vous offenser encore
pour me châtier davantage.
Les autres ne sont-ils point nés?
Et si donc ils sont nés aussi,
quels privilèges leur sont-ils impartis,
dont moi je n'ai jamais joui?

Nace el ave, y con las galas
que le dan belleza suma,
apenas es flor de pluma,
o ramillete con alas,
cuando las etéreas salas
corta con velocidad,
negándose a la piedad
del nido que deja en calma :
¿y teniendo yo más alma,
tengo menos libertad?
Nace el bruto, y con la piel
que dibujan manchas bellas,
apenas signo es de estrellas,
gracias al docto pincel,
cuando, atrevido y crüel,
la humana necesidad
le enseña a tener crueldad,
monstruo de su laberinto :
¿y yo con mejor instinto
tengo menos libertad?
Nace el pez, que no respira,
aborto de ovas y lamas,
y apenas bajel de escamas
sobre las ondas se mira,
cuando a todas partes gira,
midiendo la inmensidad
de tanta capacidad
como le da el centro frío :
¿y yo con más albedrío
tengo menos libertad ?
Nace el arroyo, culebra
que entre flores se desata,
y apenas, sierpe de plata,
entre las flores se quiebra,
cuando músico celebra
de las flores la piedad
que le dan la majestad,
el campo abierto a su ida :
¿y teniendo yo más vida
tengo menos libertad ?

En llegando a esta pasión,
un volcán, un Etna hecho,
quisiera sacar del pecho
pedazos del corazón.
¿Qué ley, justicia o razón
negar a los hombres sabe
privilegio tan suave,
excepción tan principal,
que Dios le ha dado a un cristal,
a un pez. a un bruto y a un ave?

L'oiseau éclôt et les parures
de sa beauté resplendissante
à peine ont-elles fait de lui
fleur emplumée ou bouquet d'ailes,
que le voici vélocement
parcourant l'espace éthéré,
se refusant à la douceur
du nid tranquille qu'il délaisse,
et moi pourvu d'une âme plus grande,
j'ai moins de liberté?
La bête naît et les dessins
des belles taches sur sa peau,
font à peine d'elle un signe étoilé
-grâce au docte pinceau -
que, dans l'audace et la fureur,
l'humaine nécessité
lui enseigne la cruauté,
du labyrinthe en fait le monstre,
et moi dont l'instinct est meilleur
aurais-je moins de liberté?
Le poisson naît, qui ne respire,
avorton d'ulves et de frai,
et à peine, vaisseau d'écailles,
sur l'onde se voit-il
que le voici de tous côtés,
qui mesure l'immensité
de toute la capacité
que lui offre le centre froid.
Et moi, avec mon libre arbitre,
aurai-je moins de liberté?
Le ruisseau naît aussi, couleuvre
qui se coule entre les fleurs,
et à peine serpent d'argent,
entre les fleurs se brise-t-il,
qu'il célèbre par sa musique
la tendresse des fleurs
qui lui offrent la majesté
des champs qui s'ouvrent sur son passage;
et moi qui jouis de plus de vie,
aurai-je moins de liberté?

Quand j'évoque cette passion,
en volcan, un Etna tout métamorphosé,
je voudrais de mon sein arracher
des lambeaux de mon cœur;
dites-moi quelle loi, quelle justice ou quelle
raison peuvent aux hommes refuser
un si doux privilège,
une exemption si capitale,
que Dieu même octroie au cristal,
au poisson, à la bête, à l'oiseau

Saisit tantôt mon cou, tantôt ma jambe agile,
Ou du moins fait semblant, harcelant et feignant,
Mais mon poids me défend contre ses vains assauts,
Tel un bloc de rocher qu'assiège à grand fracas
Le flot reste debout, protégé par sa masse,
Nous rompons un instant, puis reprenons la joute,
Dressés et résolus à ne pas reculer,
Mon pied contre son pied, tout mon buste en avant,
Mes doigts pressant ses doigts, mon front poussant son front,
J'ai vu de fiers taureaux ainsi se courir sus
Quand le prix du combat est la plus belle épouse
Du pré. Les contemplant, le troupeau effrayé
Ne sait à quel vainqueur écherra se grand règne .
Trois fois sans résultat, pressé par ma poitrine,
L'Alcide essaie de m'écarter. La quatrième,
Dénouant mon étreinte, il s'arrache à mes bras,
Me pousse de la main (il faut dire le vrai),
Me tourne, et sur mon dos de tout son poids m'incruste.
Croyez-moi, sans mentir ni vain souci de gloire,
J'ai cru être écrasé par une vraie montagne.
Glissant à grand ahan, les bras suants, j'arrive
A dégager mon sein des durs nœuds qui l'entravent,
Je halète, il me serre, et, m'étranglant, m'empêche
De reprendre mon souffle, enfin, ployant à terre
Mon genou, il m'oblige à mordre la poussière.

Il te faudrait ma dure caboche et ce qui lui pousse dessus
Pour m'être tout à fait semblable...

Qui disent n'importe quoi ? Pourtant seraient-elles
fausses
Comme du crêpe dix fois reteint, comme le vent,
comme l'onde,

Ce qui est mien ou à lui, il resterait vrai.
Allons, regardez-moi de votre œil d'azur !

Se pourrait-il ?
tes visions nous poignent. Tu rends
possible
L'inconcevable, tu pénètres nos rêves
Comment, je n'en sais rien.
Avec nos illusions, tu t'associes
Avec ce qui n'est pas. Alors pourquoi
Ne te jetterais-tu pas sur ce qui existe,
tu le fais, et sans retenue, je le vois
Pour la plus grande fièvre de ma cervelle.

O non, non. Simplement
C'est l'âme...
et mon
poignard
comme tant d'autres
parures...

N'est-ce donc rien, que se parler bas ? Et se presser
Joue contre joue ? Et nez contre nez ?!
Rire et dans un soupir
S'empêcher de le faire, signe bien clair
qui s'effondre ? Et le pied chevauchant le pied,
Les apartés, les yeux

Et tous les yeux qu'on voudrait couverts
sauf les siens,
Ce n'est rien ?
Alors le monde n'est rien, et tout ce qui est au monde,
Le ciel n'est rien, qui nous couvre, rien
Et rien, et ces riens ne sont rien
- Si ce n'est rien ce que je te dis là !

Hamlet William Shakespeare
traduction André Markowicz / Babel Actes Sud

L'affreux Pyrrhus, dont le sable des armes
Et le dessein ressemblaient à la nuit
Quand il veillait dans le cheval funeste
Couvre à présent son corps hideux et noir
D'un blason plus horrible, il est de gueules,
De pied en cap, souillé atrocement
Du sang des mères, pères, filles, fils,
Pétris, recuit par les flammes des rues
Dont la clarté maudite, tyrannique
Illuminaient le meurtre de leur roi.
Brûlé de feu, de rage, enduit de sang
Coagulé, le regard d'escarboucle,
Pyrrhus s'est infernalement lancé
A la poursuite du vieillard Priam.
Mais continuez vous-même...
Bientôt le trouve-t-il, frappant
Trop faiblement les grecs : son antique glaive
Est rebelle à son bras, il tombe, inerte,
Et renâcle à ses vœux ; lutte inégale ;
Pyrrhus, cherchant Priam, frappe trop large
Dans sa fureur ; pourtant, le simple souffle,
L'élan trop fort de ce glaive renverse
Le vieux père effondré – et l'insensible
Ilion, qui semble-t-il, ressent ce choc,
S'écroule à terre avec ses tours en flammes
Et cet affreux fracas tient prisonnière
L'oreille de Pyrrhus. Voyez ! son glaive
Qui s'abattait sur la tête lactée
Du vieux Priam semble figé en l'air,
Et lui, Pyrrhus est comme un monstre peint,
Il est neutre à son acte, à son désir,
Il ne fait rien :

Les Troyennes / Théâtre complet I- Euripide
voix en grec de Dimitra Podera

Je ne chanterai pas la hache
Qui viendra sur ma nuque et sur celle des autres,
Je suis possédée, c'est vrai ; pourtant
Eux ont perdu des millions d'hommes
Quand ils furent arrivés sur les bords du Scamandre,
Ils mouraient, eux que l'on n'avait pas privé des bornes de leur terre,
Ceux qu'Arès emportait,
Sans être enveloppés par les bras d'un dernier vêtement, gisent là

Tiergarten Vassili Grossman
traduction Luba Jurgenson / Ed Robert Lafont

1 Les habitants du zoo de Berlin écoutaient, dans l'angoisse, le grondement à peine perceptible des canons. Habitues aux sifflements et au fracas des bombes la nuit, aux détonations en cascade de l'artillerie lourde, les oreilles sensibles des ours, des éléphants, du gorille, du babouin perçurent immédiatement un son nouveau, différent : celui des pilonnages nocturnes qui leur parvenait assourdi, les combats ne s'étant pas encore rapprochés des voies ferroviaires et des autoroutes autour du grand Berlin.

L'intrusion de ce bruit troublait les animaux. De plus en plus souvent, on entendait des chars longer le mur du zoo dans un crissement. Cela ne ressemblait ni au chuintement habituel des pneus, ni au tintement du tramway, ni au grincement du métro aérien au-dessus des immeubles. Ces êtres porteurs de sons inconnus se déplaçaient presque toujours en troupeau et répandaient une odeur grasse d'huile brûlée, différente de celle, familière, des créatures à essence.

Chaque jour, la gamme des bruits se faisait plus riche. La rumeur de la ville, ce fond sonore naturel qui, pour les habitants des cages, avait remplacé les chuchotis de l'herbe sèche des steppes, le murmure de la pluie sur le feuillage charnu de la forêt équatoriale ou le crépitement de la banquise frôlant le rivage, cette rumeur de la ville, plus feutrée la nuit, plus intense le jour, avait changé; elle s'était dissociée des révolutions de la Terre et de la Lune. À présent, la nuit, à l'heure où le calme s'empare de la ville, l'air était emplis de bruits terrestres : voix humaines, claquements de talons, vrombissements de moteurs.

En revanche, les bruits en provenance du ciel, sifflements, détonations ou bourdonnement monotone associés à la fraîcheur nocturne, aux étoiles, à la lune, se prolongeaient désormais après le lever du soleil presque avec la même intensité, jusqu'au coucher. Il y avait dans l'air trouble une odeur alarmante, angoissante pour tous ceux qui avaient dans leur sang l'ancestrale frayeur des incendies de steppe et de forêt, la hantise de la poussière brune qui s'élève au-dessus de la toundra en août. Des cendres noires craquantes se déposaient lentement au sol : les archives ministérielles brûlaient. Les animaux les reniflaient timidement, éternuant et soufflant.

Les gens, qui d'habitude déambulaient dans les allées du matin au soir avaient soudain disparu. C'était nouveau aussi. Tout n'était plus que fer et béton, destin impénétrable et majestueux.

En une journée, trois personnes seulement s'étaient arrêtées devant les cages : une vieille femme, un petit garçon, un soldat. Simples et observateurs comme des enfants, les animaux les avaient remarqués et avaient gardé leur image en mémoire. Les yeux de la vieille femme étaient pleins de souffrance. Tournés vers les habitants des cages, ils imploraient leur compassion. Dans le regard du soldat se nichait une peur de la mort non dissimulée. Il enviait ces animaux qui avaient la vie sauve sans avoir à lutter pour l'existence. Les yeux bleus pâles du gamin, rivés sur les ours et le gorille, n'étaient qu'amour et admiration; on sentait qu'il rêvait de quitter la ville, de s'en aller dans la forêt. Le malheur, la terreur, l'amour perçus dans le regard de la vieille, du soldat et de l'enfant se communiquaient aux animaux. Il leur était désormais impossible de les oublier.

Puis il y eut deux autres visiteurs. Un blessé en tenue d'hôpital aux revers orange, un gros bandage autour de la tête d'où dépassaient des touffes d'ouate, le bras dans un plâtre imposant soutenu par une attelle, et une frêle jeune fille avec un bonnet amidonné marqué d'une croix rouge.

Assis sur un banc, ils tournaient le dos aux animaux. Les habitants du zoo ne découvrirent jamais leurs yeux ni leurs visages. Ils restèrent penchés l'un vers l'autre, le jeune paysan miné par la guerre et la jeune fille.

Les gardiens, ces êtres qui jouissaient d'un pouvoir immense, tout en ressemblant physiquement à des hommes, avaient changé, eux aussi. Des années durant, ils avaient partagé avec les animaux leur butin, résultat d'une chasse de nuit invariablement réussie.

Ces derniers jours, la chasse ne rapportait plus. Parfois, ils rentraient carrément bredouille. Peut-être que le gibier s'était enfui, effrayé par le bruit, les incendies. Peut-être que les gardiens n'en avaient plus assez pour eux-mêmes et qu'ils s'apprétaient à changer de terrain, à suivre les herbivores vers leurs nouveaux pâturages. Affamés, les tigres et les lions se jetaient sur les moineaux qui entraient par hasard dans leur cage ou pourchassaient des souris. Mais les moineaux et les souris ne les craignaient pas, sachant que ces créatures indolentes et inoffensives ne ressemblaient qu'en apparence aux chats de ville.

The Seafarer Ezra Pound

(Voix de l'auteur)

May I for my own self song's truth
reckon, Journey's jargon, how I in harsh days
Hardship endured oft.
Bitter breast-cares have I abided,
Known on my keel many a care's hold,
And dire sea-surge, and there I oft spent
Narrow nightwatch nigh the ship's head
While she tossed close to cliffs.

Choix de poèmes réunis par l'auteur Paul Celan Poésie/Gallimard (Voix de l'auteur)

Schwarze Milch der Frühe wir trinken sie abends
wir trinken sie mittags und morgens wir trinken sie nachts
wir trinken und trinken
wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht eng
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der
schreibt
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes
Haar Margarete
er schreibt es und tritt vor das Haus und es blitzen die Sterne
er pfeift seine Rüden herbei
er pfeift seine Juden hervor läßt schaufeln ein Grab in der Erde
er befiehlt uns spielt auf nun zum Tanz

Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts
wir trinken dich morgens und mittags wir trinken dich abends
wir trinken und trinken
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der
schreibt der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland
dein goldenes Haar Margarete
Dein aschenes Haar Sulamith wir schaufeln ein Grab in den
Lüften da liegt man nicht eng

Traduction de Jean-Pierre Lefebvre

Lait noir de l'aube nous le buvons le soir
le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit
nous buvons et buvons
nous creusons' dans le ciel une tombe où l'on n'est pas
serré
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il
écrit
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes
cheveux d'or
écrit ces mots s'avance sur le seuil et les étoiles tressaillent
il siffle ses grands chiens
il siffle il fait sortir ses juifs et creuser dans la terre une
tombe
il nous commande allons jouez pour qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
te buvons le matin puis à midi nous te buvons le soir
nous buvons et buvons
Un homme habite la maison il joue avec les serpents il
écrit
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes
cheveux d'or
Tes cheveux ceindre Sulamith nous creusons dans le ciel
Une tombe où l'on est pas serré



Passim©Brigitte Enguerand



Théâtre du Radeau *François Tanguy*

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans
00 33 02 43 24 93 60